

Une espérance pour la création¹

Pâques et l'écologie

C'est vrai qu'à l'époque du libéralisme théologique, Pâques pouvait apparaître comme la fête du printemps. Mais le printemps n'est-il pas chaque année à nouveau un véritable miracle de la création ? Et puis : si la résurrection du Christ est bien au-delà de ce miracle, ne concerne-t-elle pas aussi la nature, et ne jette-t-elle pas une lumière particulière sur l'écologie ?

Tous les ans, vers Pâques, je disais à mes étudiants et étudiantes : si ce n'est pas déjà devenu une habitude pour vous, alors cette année-ci, au seuil de Pâques, vivez la vigile pascale. Elle nous vient de l'Église des premiers siècles, a été renouvelée dans l'Église catholique-romaine dans les années cinquante, a été adoptée dans le protestantisme par les confréries, les communautés monastiques, aussi par un certain nombre de paroisses. Parfois, dans le cadre d'une retraite ou d'une action pendant le *triduum paschal* (les trois jours, depuis le jeudi saint au soir jusqu'à Pâques), la vigile pascale est précédée d'un jeûne². Dans une agende liturgique³, il est dit : « Ces trois jours constituent une célébration unique et continue, dont les deux faces – mort et résurrection – sont indissociables. La liturgie byzantine exprime cette unité avec vigueur, en disant : par sa mort, il a vaincu la mort. Et les Pères de l'Église sont unanimes à dire du Christ descendant aux enfers : il a forcé le séjour des morts. »

La résurrection, aussi pour la nature ?

Déjà l'Ancien Testament annonce des cieux nouveaux et une terre nouvelle (Es 67, 17 suiv.). L'attente de la résurrection (par ex. Ez 37) s'étend à toutes choses. Dans le Nouveau Testament, la résurrection de Jésus a, par-delà l'être humain, une portée cosmique : l'affirmation des cieux nouveaux et de la terre nouvelle est reprise et fondée dans l'événement de Pâques (2 P 3, 13 ; Ap 21, 1). Mais de même que pour l'être humain la résurrection se fait à travers la mort (et cela déjà pendant l'existence terrestre – existence baptismale – qui est marquée dans toute sa durée par le double signe de la mort et de la résurrection (Rm 6), l'avènement de la nouvelle création se fait à travers l'ébranlement de la création actuelle (Es 61, 6 ; Ps 102, 26 suiv. ; 2 P 3, 7 suiv. ; Ap 6 suiv.). « La figure de ce monde passe », dit l'apôtre Paul (1 Co 7, 31).

Première réflexion : nul de nous, en délogeant d'ici, n'aura de poche dans sa chemise, ni d'ailleurs nos enfants, ni non plus nos petits-enfants. Mais dans quoi investit notre civilisation dominante ? Dans l'ici et maintenant ! Ce n'est pas le travail de l'être humain qui est en question, ni le progrès (quand il l'est), ni le bien-être, ni la joie de vivre. Ce qui l'est, c'est l'horizon. Il est largement bouché pour le matérialisme de notre civilisation. Le résultat, c'est que la vie sur terre est menacée d'asphyxie, de manière réelle déjà pour beaucoup de vivants – pas seulement des humains, mais aussi des espèces végétales, aussi des catégories d'animaux –, spirituellement de manière potentielle pour d'innombrables humains, faute de percer l'horizon, de regarder à travers, au-delà.

Seconde réflexion : le message de Pâques ne relève pas de la grâce bon marché stigmatisée par Dietrich Bonhoeffer. Il n'y a pas d'espérance pour une civilisation qui tourne en rond sur elle-même, qui, ce faisant, tourne le dos à l'espérance. À Pâques, il n'y a pas lieu, pas plus qu'à tout autre moment, d'ignorer la crise des fondements de notre civilisation. Mais il y a lieu, certes, de discerner dans cette crise, qui tient à l'oubli de la finalité de ce monde, une visitation de Dieu qui, à travers l'ébranlement des fondements, prépare à la nouvelle création.

Troisième réflexion : parler d'écologie à Pâques, ce n'est pas du romantisme. C'est du réalisme. C'est comprendre que c'est notre regard qui fait que la nature est et devient telle ou telle. Le regard sans espérance de notre civilisation est en train d'étouffer voire de tuer des pans entiers de la nature ; c'est un regard dont le moteur est, par-delà l'inconscience, le profit, et l'argent le dieu. Le regard

¹ Ce texte a été publié dans *Le Messager*, Pâques 1999.

² Comme en cette année 1999 avec « Comprendre et s'engager », à la Meinau.

³ Liturgie des temps de fête à l'usage des Églises réformées de la Suisse romande.

d'espérance sait bien que l'être humain a besoin de la nature pour vivre mais il sait aussi que ce monde-ci est, dans tout son caractère éphémère, une parabole du royaume de Dieu à venir ; il n'a pas sa fin en lui-même mais au-delà de lui.

L'écologie, signe de foi pascale ?

L'écologie a trait au respect de la nature. « Respect » vient du latin « *respicere* », regarder, voir. On ne respecte que ce qu'on regarde et voit, non ce qu'on ignore ou connaît mal. Savoir regarder ce qui est, et tel que c'est, c'est ne pas être inhibé, prévenu, « malin » (dans le sens dans lequel Jésus parle de l'œil malin, c'est-à-dire en mauvais état, Mt 6, 23), mais c'est être éveillé, clair-voyant, vigilant. La faculté de regarder et de voir avec les deux yeux qu'on a dans la tête, de regarder et de voir aussi la nature, si cette faculté est donnée à presque tous les humains, elle n'est pas réellement utilisée par tous ; car encore faut-il qu'elle soit éveillée. Elle peut être dite à proprement parler une faculté pascale.

L'écologie est d'abord une science, la science de l'environnement. Elle porte sur la relation indissociable entre tout vivant et son milieu et est donc la conscience des dépendances et des interdépendances entre la terre (dans tout le cosmos), les plantes, les animaux, autrement dit la conscience des équilibres naturels, de leur fragilité en même temps que de leur nécessité et des soins à apporter dans ce sens à la nature.

L'écologie est ensuite une pratique. Sans celle-ci, elle ne change rien à la dérive de notre civilisation. Elle est le respect de la nature pratiqué. Cela appelle une conversion de la mentalité dominante, dans le sens de la question : notre manière de traiter la nature et notre manière de vivre sont-elles compatibles d'une part avec la nature, d'autre part avec l'être humain lui-même, et avec leur finalité ? Il y a des pionniers d'une pratique écologique ; ils sont des témoins. On connaît bien des exemples, en petit et aussi en grand. Ils n'ont toute leur portée prophétique que s'ils ne s'absolument pas, s'ils ne se perdent à leur tour corps et âme dans l'ici et le maintenant. Car :

L'écologie est fondée en dernier ressort dans une espérance. Non celle, illusoire, d'un paradis terrestre. Le royaume de Dieu n'est pas un retour mais une arrivée ; il dépasse notre terre et le cosmos. Mais il s'y anticipe aussi : assurément dans les fruits de l'Esprit, à savoir l'espérance précisément, liée à la foi et à la charité, et alors également dans les nouvelles relations que l'être humain noue, au-delà de lui-même et des autres, avec toute la création. Celle-ci, qui est le « théâtre de la gloire de Dieu » (Calvin) et dont les biens sont destinés à tous (saint Thomas d'Aquin parlait de la destination universelle des biens), donnés qu'ils sont quotidiennement « par sa pure et divine bonté et par sa miséricorde paternelle » (Luther), porte à la louange et à l'action de grâces, à la culture et au partage solidaires tant avec la nature qu'avec les autres humains, à la repentance, à la conversion là où nous péchons contre la nature et du coup contre nous-mêmes et fondamentalement contre Dieu.

Au fait, lors de la vigile pascale, le récit de la création de Gn 1 est lu au moment où, au feu en plein air, le cierge pascale est allumé, l'eau du renouvellement du baptême est bénie et répandue, le pain de l'eucharistie est rompu et la coupe est partagée ; les fleurs coupées sont offrande des prémices de la création à Dieu, le geste de la fraternité et la salutation pascale sont échangés, les chants montent des cœurs et des lèvres et entraînent les corps... tout cela : des symboles, des signes du royaume, de la création nouvelle dans la création présente⁴. Rien que des signes. Mais qui, se prolongeant dans la quotidienneté de nos vies, attestent déjà maintenant et ici la victoire de la résurrection du Christ sur les dieux aliénants et changent le visage du monde.

Oui, l'écologie vue, vécue ainsi, un signe – parmi d'autres – et un signe fort, prophétique, de la réalité de Pâques.

⁴ Voir à ce propos, dans *Nature menacée et responsabilité chrétienne*, l'explicitation « écologique » de la confession de foi trinitaire de l'Église.